

Romain Rolland

Portraits

Jacques Robert

« Cette salle de théâtre improvisée m'allait bien. Une terrasse de plein vent, ceinte de murs vénérables ; un auvent découpé dans la pierre même de la basilique... »

Imaginons ainsi les paroles que Romain Rolland aurait pu prononcer face au panorama retrouvé de sa chambre auquel nous tournions le dos, ce dimanche 1^{er} août 2010, mais dont nous sentions l'étendue se moduler derrière nos épaules.

Sur le balcon offert par l'esplanade du Musée de l'Œuvre de la Basilique de Vézelay, trois comédiens. Ils occupent l'espace de la gauche à la droite ; du mur du fond au plus près ; du haut vers le bas. Olivier Dutilloy campe dans la position haute sur une chaise de bois et cuir ; assis sur la marche palière, Olivier Constant se tient au centre ; François Rabette, opère à droite, un degré en contrebas. Le premier et le troisième sont en oblique par rapport au public. Le deuxième lui fait face.

Cette lecture de textes inédits de Romain Rolland offre un intérêt marquant : nous ouvrir une fenêtre sur le Journal que l'auteur de *Jean-Christophe* a tenu tout au long de sa vie et qui reste inédit à ce jour *. Les entretiens choisis par Anne-Laure Liégeois pour cette lecture à trois voix, ont été consignés lors de rencontres courant sur une période de trente années. La première, de mars 1912 concerne Rodin ; les deux dernières datent de 1942 et intéressent Claudel et Eluard.

Romain Rolland ne manque jamais – à une exception près – de se livrer comme il se doit au portrait physique de l'interlocuteur et quelquefois avec force détails, d'autant plus si celui-ci fait preuve d'une santé solide à l'image d'un Albert Schweitzer « robuste Alsacien en pleine forme » ou d'un Paul Claudel. De celui-ci, il fait deux descriptions. En 1940 : « Il n'est pas grand, assez gros, un noble front, la crâne rond, les yeux bleu sombre, le nez droit assez court, la bouche refoulée par un dentier, autant que par une expression de volonté méprisante. Il est sourd ; et cependant ma voix faible lui arrive assez bien. Sa voix à lui est forte et alour-

die par un accent champenois. » En 1942 : L'homme est « plein de vie, de sève et de gaieté, en pleine amitié et confiance avec nous... sa bouche s'ouvre par moments de bas en haut, comme un goulot, pour dire des choses énormes. Je reconnais ce trait d'adolescent : déjà, au lycée, il ouvrait la bouche, en la gonflant ; il avait l'air de tirer le bouchon ; et boum ! la mousse de l'esprit jaillissait. »

A travers l'évocation qu'en saisit Olivier Dutilloy, on pressent un Romain Rolland un peu subjugué qui semble se demander, à tout instant, 'mais comment peut-on être un Paul Claudel !'

A contrario, la confraternité d'un "coreligionnaire" crée l'empathie à l'égard d'un Paul Eluard souffrant : « Grand, les cheveux blancs, de beaux traits réguliers, mais un peu bouffis par la maladie, une distinction naturelle, un peu britannique au premier abord, il y a en lui beaucoup de sérieux, de la tristesse, une fierté avec l'avère, quelque timidité, et la maladie... Grand phthisique avant la guerre, et cependant mobilisé, gazé de guerre, deux fois au seuil de la mort... il est toujours sous la menace (comme moi) de la première bronchite, qui peut l'emporter. L'air de Vézelay lui fait du bien. »

Mais davantage encore que l'apparence physique, c'est la vérité profonde de l'homme que le diariste cherche à saisir.

Il nous fait prendre conscience de l'âge de Rodin (qui devait mourir cinq ans après) en écrivant : « ... Rodin ne doit plus guère travailler. Un coup de ciseau de loin en loin. Il aime bien à flâner, à trouver des raisons de ne pas se remettre à l'œuvre... Il est tout entier pris par un intelligent dilettantisme et par la sensualité de la matière sculptée. » Comme il épingle devant nous l'humoriste Bernard Shaw dans ses œuvres, lequel regrette que la « méthode cinématographique de Shakespeare soit oubliée depuis 250 ans par des comédiens qui le mettent à la torture sous un luxe absurde, la "magie du décor", le tronçonnement de l'action... faisant tomber dans l'oubli trente pièces et 300 caractères... »

« Rose et frais, à l'air plus jeune que jamais », Stefan Zweig accompagne en 1924

Romain Rolland chez Freud. François Rabbette reprend les thèmes d'une conversation qui roule sur « la violence actuelle, la sincérité des instincts déchaînés, le mensonge moral » pour déboucher sur Flaubert et son épilepsie que Freud met en doute. « *Dostoïevski, dont il a étudié le cas, n'était nullement épileptique, mais hystérique (ce qui est tout le contraire).* » Tout comme César, Alexandre, Napoléon. D'après le maître de la psychanalyse « *l'épilepsie ne s'accorde pas avec le développement créateur de l'esprit.* » Freud apparaît un peu désabusé. A l'évocation des centaines de personnages confessés dans la pièce d'à côté, il ajoute « *le plus souvent sans qu'ils sussent ce qu'ils confessaient* ». De même, quant à son isolement : « *Il est touché d'apprendre que je le lisais il y a vingt ans. Il se croyait alors sans aucun écho. Il ne reçoit presque jamais un témoignage sympathique de France. En Allemagne, il est traité avec hostilité. En Amérique, il est célèbre ; mais "ils n'y comprennent absolument rien".* »

Il est des portraits fort attendus. Gandhi en fait partie. L'entrevue de Villeneuve est fort instructive par la masse de détails accumulés sur l'allure un rien cocasse du petit homme qui a fondé sa philosophie de la vie sur ses expériences personnelles et déclare : « *Mais moi, la non-violence, même si le monde entier n'y croyait pas, j'y croirais.* »

Deux hommes étonnent Romain Rolland, pour ne pas dire qu'ils le déçoivent un peu. Il perçoit chez Albert Schweitzer « *un pouvoir de détachement des affaires humaines, si ce n'est des hommes, bien curieux !... L'apôtre voué au service des plus délaissés s'avère avoir pour mobile essentiel, beaucoup plus qu'un élan du cœur, une logique d'esprit, commandée par son atavisme de cerveau évangélique et sa droiture.* » Mais l'entretien est sauvé par le « sarcasme écrasant » que Schweitzer déploie « contre l'imbécillité hitlérienne. » Quant à Le Corbusier, à Vézelay en septembre 1939, ayant « *grand peine à se représenter l'état de guerre où nous vivons depuis quelques jours... il est tellement possédé par son art que ses jugements politiques sont conditionnés par les relations de cet art avec les divers gouvernements.* »

Venu à Villeneuve en 1936 pour l'interviewer pour le compte de la revue *Commune*, Aragon endosse le costume de l'interviewer interviewé. « *...Il est assez novice dans le rôle... et au bout du compte, c'est moi qui l'interview.* » Et le passé d'Aragon défile dans la lecture que nous en fait Olivier Dutilloy, les aléas de l'inscription au Parti et les déboires de l'in-

tellectuel en butte aux tracasseries de l'organisation bureaucratique. « *Radié pour une irrégularité dont il n'était pas responsable... dans l'année où il fut exclu injustement, il a pensé à se tuer.* » La fin de l'entrevue est moins sombre et Romain Rolland s'en amuse : remettant « à Aragon quelques notes pour sa prétendue interview » il a la surprise de recevoir une copie de sa rédaction qui « *montre qu'il les a retranscrites textuellement – sans rien y ajouter – sauf toutefois d'étranges erreurs de lecture, qui montrent qu'il n'a jamais lu mes livres les plus connus.* »

Le portrait dont François Rabbette nous donne ensuite lecture est sans doute le plus émouvant de tous. « *Dans son cabinet de travail de l'hôtel Matignon, Léon Blum, debout, très grand, m'accueille et me dévisage affectueusement. Après un rappel ému d'un passé où ils ont été "séparés", « en remontant les marches du jardin au rez-de-chaussée, il est près de pleurer, en murmurant d'une petite voix étranglée : - "La pauvre petite Lise..." (sa femme, morte, il y a deux ans). Il a un mot gentil pour ma mère, pour ma sœur. Il m'appelle : "Romain". Dans le salon, je l'embrasse, et il m'étreint. Je dis que des jours comme celui-ci sont beaux ; et il en est remué. Sur le seuil de son cabinet, il m'embrasse encore, fortement.* »

Olivier Constant nous fait entrer dans un texte dense et pittoresque qui nous envoie dans un tout autre univers. Anciens condisciples à Louis-le-Grand, Claudel et Romain Rolland ne s'étaient pas revus depuis cinquante-et-un ans ! Se dresse devant nous un personnage prolix, aimant à se raconter : le *Magnificat* de la conversion qui ne se réalisera pleinement que quelques années après ; les anathèmes qui pleuvent « Suarès, Gide, le quiétisme fénelonien, qu'il déteste ; l'ascétisme des Indiens et Saint Jean de la Croix, qu'il n'aime pas. Il proteste contre leur prétention à dépouiller l'âme de ses passions. » Tout cela conduit Romain Rolland à conclure : « *C'est un esprit médiéval... Simple et naturel, de noble esprit, certainement illuminé (disons plus : à demi fou, dans le plus profond de sa pensée, fou entier) mais pouvant exercer une maîtrise complète sur ses cent voix intérieures : car il est à la fois un et multiple.* »

Paul Eluard, lui, déteste l'homme Claudel « justement en raison de l'admiration qu'impose son génie poétique. Malgré l'amitié que nous lui disons pour Claudel, il ne peut retenir son animosité et son mépris furieux pour l'homme, pour le cynique politique, pour l'affairiste plastronnant... et son catholicisme n'est pas fait pour réconcilier Eluard... Quel espoir

de se rapprocher jamais ! » exprime l'humaniste chez Romain Rolland.

*

« *Le monde a encore grandi. Il s'est éloigné de l'essentiel. Trop de gens tracent leur chemin sans me lire.* »...

*

C'est à regret que les soixante auditeurs de ces lectures se lèvent pour quitter la petite terrasse du Musée de l'Œuvre. Avec les portraits

brossés par le grand humaniste, ils ont la sensation de tenir l'ébauche du portrait de celui-ci. Mais contrairement au Michel-Ange dont parlait Rodin et qui préférait les morceaux pour négliger la statue entière, ils aimeraient bien disposer de la totalité du portrait du grand écrivain que leur procurerait la publication du Journal !

Octobre 2010



* Douze textes ont été lus parmi les vingt-neuf que comportent l'ouvrage *Romain Rolland. Quelques portraits*, édité à tirage limité par la Bibliothèque nationale de France en 2005. Le choix de cette édition avait été fait par Marie-Laure Prévost, Conservateur en chef de la Bibliothèque nationale de France, à la demande de Jean-Noël Jeanneney, alors Président de la BnF, qui souhaitait par cet ouvrage encourager un mécénat propice à l'édition complète du Journal de Romain Rolland.

Pour les extraits reproduits ici © Bibliothèque nationale de France.